LES MÉDIAS AU DÉFI DE LA JEUNESSE : FAIRE PLACE AUX JEUNES

Marie-Christine Lipani Vaissade

Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire | « Cahiers de l'action »

2012/1 N 35 pages 45 a 46
ISSN 1772-2101 ISBN 9782111281936
Article disponible en ligne à l'adresse :
http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-l-action-2012-1-page-43.htm
Pour citer cet article :
Marie-Christine Lipani Vaissade, « Les médias au défi de la jeunesse : faire place aux jeunes », <i>Cahiers de l'action</i> 2012/1 (N° 35), p. 43-48.

Distribution électronique Cairn.info pour Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire. © Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

PRATIQUES • ANALYSES

Les médias au défi de la jeunesse : faire place aux jeunes

MARIE-CHRISTINE LIPANI VAISSADE

Maître de conférences à l'institut de journalisme Bordeaux Aquitaine – université Bordeaux III,
chercheuse au MICA-Bordeaux III

Les études consacrées à la représentation des jeunes dans les médias⁶, en grande partie, convergent vers les mêmes constats: la presse et en particulier la télévision française, qui reste le média dominant des familles, construisent une image des jeunes assez stéréotypée. Notre jeunesse est souvent montrée comme désabusée, violente, individualiste... Certes, certains reportages possèdent une tonalité différente⁷. Mais d'une manière globale, les jeunes ont mauvaise presse. Même quand ils sont actifs et s'engagent dans des actions plus politiques comme ce fut le cas notamment lors des mouvements contre le contrat première embauche (CPE), en 2006, certains commentaires journalistiques expliquent comment la jeunesse se fait manipuler ou récupérer; comme si, dans tous les cas, les jeunes n'étaient pas capables de discernement ou d'autonomie. Autre phénomène souvent constaté, la parole des jeunes est confisquée, ce sont des adultes qui s'expriment à la place des jeunes, la parole de l'adulte apparaissant comme plus légitime. Il y aurait donc, à en croire les chercheurs analysant le contenu des médias, une sorte de sémantique journalistique particulière, une façon de parler de la jeunesse reposant entre autres «sur une logique d'amalgame⁸ » et une vision souvent présupposée. Cette attitude n'est pas sans conséquence. D'une part, elle favorise un sentiment anti-jeunes: selon l'étude organisée par Audirep, pour l'Association de la fondation étudiante pour la ville (AFEV), en février 2010, 49% des Français ont une mauvaise image des moins de 25 ans. D'autre part, elle génère un climat d'insécurité, installant ainsi une sorte de fracture générationnelle. Dans un article paru dans le quotidien national Libération, «Jeunes, engagez-vous!»⁹, la sociologue Cécile Van de Velde explique:

^{6.} Voir notamment, Frau-Meigs D., Allanic J.-C., Jehel S., Drouet M. (dir.), «La représentation des jeunes dans les médias d'actualité », *MédiaMorphoses*, «La représentation des jeunes dans les métiers d'actualité, n° 8, INA, 2003, et les travaux de la commission Jeunes et médias du Conseil national de la jeunesse (CNJ), *L'image des jeunes dans les médias*, INJEP, 2004.

^{7.} Citons, par exemple, ceux consacrés en août 2011, aux 26^{es} Journées mondiales de la jeunesse (JMJ), organisées par l'église catholique. Ceux-ci mettaient en exergue des jeunes gens et des jeunes filles, heureux de témoigner de leur ferveur pour le pape. Les performances sportives font aussi, parfois, l'objet de sujets intéressants sur des jeunes gens d'exception.

^{8.} C'est le cas, par exemple, quand les médias traitent des difficultés dans les banlieues.

^{9.} Soulé V., «Jeunes, engagez-vous!», Libération, 9 avril 2010.

« les jeunes font d'autant plus peur quand le changement social semble menaçant. Ils deviennent une classe dangereuse. » Enfin, la confiscation et la déformation de la parole des jeunes nuisent à la crédibilité de l'information. Une information de qualité s'appuie aussi sur le respect des autres, respect des personnes citées, montrées, interrogées...

Notre propos, ici, n'est pas de revenir sur cette mise en scène et cette construction négatives (et peu représentatives) de la jeunesse. Nous souhaitons plutôt nous concentrer sur le travail des journalistes et plus particulièrement orienter notre analyse sur notre domaine de compétence, la formation des journalistes. Il nous semble, en effet, que le mauvais traitement, largement observable, réservé aux jeunes dans les médias, repose, en partie, sur un déficit de formation. N'y a-t-il donc pas assez de spécialistes des questions concernant la jeunesse dans la presse d'information?

Une formation généraliste

Aujourd'hui, en France, treize écoles de journalisme, privées et publiques¹⁰, proposent un cursus (le plus souvent, un master professionnel) reconnu par la Commission paritaire nationale de l'emploi des journalistes (CPNEJ), mais notre territoire compte plus de soixante-dix formations préparant au journalisme et les études sociologiques sur ce public confirment que les nouveaux journalistes sont de plus en plus diplômés¹¹, entre bac + 2 et bac + 5. Malgré cette offre de formation spécialisée assez pléthorique, chaque année de nombreuses personnes entrent dans le métier par le terrain¹², sans aucune approche théorique, ce qui soulève un certain nombre de questions. En effet, le journalisme vit une vraie révolution technologique. Les publics sont de plus en plus compétents et se sont également saisis de ces technologies pour exprimer leurs points de vue. Les journalistes ne sont donc plus « les seuls passeurs de nouvelles ». Dans le flux informationnel qui caractérise notre époque, les journalistes jouent un rôle majeur pour redonner du sens à l'information. Ils sont confrontés à une haute exigence critique. La question de leur formation est donc devenue essentielle¹³.

Notre synthèse se restreint au rôle des écoles reconnues¹⁴ et celles-ci, ces dernières années, ont largement adapté leurs cursus aux nouvelles exigences des rédactions bousculées par les mutations technologiques et les défis économiques. Le métier, aux yeux des observateurs éclairés, est en train de se réinventer et la formation, d'une manière générale, s'oriente vers une tendance « plurimédias ». Les apprentis journalistes apprennent donc aujourd'hui à utiliser l'ensemble des supports, à devenir polyvalents. Sur le fond, la formation se dirige, de plus en plus, vers une conception généraliste du métier. Cependant, la plupart des cursus abordent de façon plus précise les thématiques correspondant aux rubriques les plus répandues dans l'actualité comme la politique, l'économie, les faits divers, le sport, les questions européennes... Cet enseignement spécifique et spécialisé est également soutenu par certains cours plus théoriques donnant aux étudiants des repères sur les enjeux du

^{10.} Le CELSA (Paris), l'IFP (Paris), l'IPJ (Paris), le CFJ (Paris), Sciences-Po Paris, le CUEJ (Strasbourg), l'IJBA (Bordeaux), l'IUT de Tours, l'IUT de Lannion, l'EJCM (Marseille), l'ESJ (Lille), l'EJT (Toulouse), l'ICM (Grenoble).

^{11.} DEVILLARD V., LAVILLE C., LETEINTURIER C., «La production journalistique et son environnement: le cas de l'information générale et politique entre 1990 et 2010 », *Le temps des médias*, n° 14, 2010, pp. 273-290.

^{12.} Certains jeunes se forment à travers de nombreux stages dans les rédactions. La communauté journalistique est très attachée à cette voie d'accès, par le terrain. Pour les professionnels, le journalisme doit rester une profession ouverte. Rappelons qu'il n'existe aucun diplôme officiel pour exercer le journalisme. Chaque année, parmi les attributions des nouvelles cartes d'identité des journalistes professionnels, seulement 15% d'entre elles sont attribuées à des personnes issues d'une école reconnue par la profession.

^{13.} Cet aspect fait actuellement l'objet d'une recherche en cours, aussi nous ne développerons pas davantage notre propos.

^{14.} Le contenu des formations est plus ou moins harmonisé. Les écoles partagent un référentiel des compétences et par ailleurs le fait d'être reconnues leur impose certaines contraintes en termes de contenu et d'enseignement: droit de la presse, déontologie, langues, histoire de la presse, économie, sociologie, techniques d'écriture, radio, télévision, vidéo, web...

monde contemporain (géopolitique, connaissance de l'entreprise, fait religieux, histoire des crises internationales, institutions régionales...).

Peu d'éclairages pertinents sur la jeunesse dans les écoles de journalisme

Une analyse plus détaillée de l'ensemble des cursus montre que les problématiques liées à la jeunesse (insertion professionnelle, comportement électoral, pratiques médiatiques et culturelles, conduites déviantes...) et à sa représentation sont rarement évoquées ou simplement englobées dans des sujets plus larges. Sans doute que l'omniprésence des sujets de politique nationale et internationale dans l'actualité pousse les écoles à aborder en priorité ces thématiques. Peu de sociologues, éducateurs, psychologues..., spécialistes des questions jeunesse sont sollicités par les instituts de formation des journalistes pour apporter des éclairages pertinents sur les modes de vie, les difficultés et les attentes des nouvelles générations, les structures accompagnant les jeunes, les réseaux... L'éducation aux médias ne semble pas non plus être une thématique développée au sein des différents cursus, ce qui peut sembler étonnant et ce pour plusieurs raisons. L'éducation aux médias aujourd'hui fait consensus, non seulement en France mais aussi dans de nombreux autres pays. La nécessité et l'intérêt de cet enseignement ne sont pas remis en doute. Par ailleurs, le Centre de liaison d'enseignement des moyens d'information (CLEMI), créé en 1983, conduit de nombreuses actions de rapprochement entre les professionnels des médias, les enseignants et les scolaires dont la plus emblématique reste la Semaine de la presse à l'école¹⁵. Depuis une vingtaine d'années, au niveau national, pendant une semaine, dans les établissements du premier et du second degré, des journalistes, mais aussi parfois des éditeurs, viennent rencontrer les jeunes et présenter leurs publications et leurs méthodes de travail. Plus d'un million d'élèves sont concernés par cette opération. Enfin, l'expression lycéenne est un champ entier occulté par les instituts de formation des journalistes. La pratique des médias est complètement intégrée à l'éducation aux médias et le CLEMI dispose d'un fonds patrimonial de journaux lycéens étonnant de plus de 10 000 publications. Ce matériel non seulement ouvre des perspectives de recherches scientifiques intéressantes, mais donnerait aussi aux futurs journalistes des éléments probants sur la façon dont les jeunes appréhendent la presse.

Ce désintérêt pour les problématiques liées à la jeunesse et à l'expression médiatique des jeunes est quelque peu étonnant compte tenu des enjeux. D'une part, la jeunesse est largement capable de se mobilier et de s'organiser (printemps arabe, mouvement des indignés...). D'autre part, cette manière de stigmatiser la jeunesse, propre aux médias traditionnels, éloigne les jeunes de ces supports dans lesquels ils ne se retrouvent pas du tout. La presse quotidienne, en particulier la presse quotidienne nationale (PQN), depuis longtemps déjà, n'a pas su attirer et retenir les jeunes lecteurs. Le principal danger d'une telle situation est le suivant: les occasions perdues ne se rattraperont pas forcément¹⁶. En effet, la PQN a laissé la place vacante à ses concurrents qui se sont saisis de ce marché. La presse quotidienne gratuite, par exemple, a trouvé un écho favorable auprès de la jeunesse et ce pour différentes raisons, pas uniquement liées au simple fait de la gratuité¹⁷. Internet mais aussi les réseaux sociaux sont devenus aujourd'hui les valeurs dominantes des nouvelles générations.

^{15.} Le CLEMI travaille également en liaison avec la Fondation Varenne et l'ARPEJ, l'association de journalistes de quotidiens régionaux en charge des questions relatives à l'éducation. La Fondation Varenne accompagne la formation des journalistes sous des formes différentes et dispose d'une réelle expertise dans ce domaine.

^{16.} EVENO P. L'argent de la presse française des années 1820 à nos jours, Éditions du CTHS, Paris, 2003.

^{17.} LIPANI VAISSADE M.-C., « Une rencontre du troisième type », in CORROY L. (dir.) Les jeunes et les médias. Les raisons du succès, Vuibert, Paris, 2008.

Les jeunes sont très attirés par les nouveaux supports. Différentes études montrent, par exemple, que pour les 17-34 ans, le premier écran est celui du Smartphone avant l'ordinateur et même avant la télévision. Ces supports communicationnels proposent, notamment, d'autres types de représentations, et les jeunes y sont des interlocuteurs privilégiés. On ne peut pas se réjouir de l'attitude des jeunes consistant à se détourner des médias classiques.

Une approche plus intellectuelle de la jeunesse, dans son ensemble, donnerait, sans aucun doute, aux jeunes journalistes, une fois sur le terrain, davantage de clés pour, d'une part, rendre compte de la complexité des événements, sans tomber dans les stéréotypes, les raccourcis et la précipitation¹⁸. D'autre part, cela aiderait aussi les journalistes à solliciter les bonnes sources¹⁹, à se construire un carnet d'adresses pertinent. Cette question du carnet d'adresses nous semble primordiale. En effet, l'orientation prise par les écoles de former des journalistes « généralistes » montre ici certaines de ses limites. Pour le sociologue des médias, Jean-Marie Charon, « la disparition des journalistes spécialisés et la rareté des formations les plus pointues font que les journalistes généralistes sont souvent les moins pertinents pour trouver des experts ou des personnes compétentes sur telle ou telle question²⁰ ».

Renforcer la dimension critique

La mission du journaliste s'inscrit dans une organisation collective. Il n'est pas seul à décider du contenu de l'information. La plupart du temps il travaille dans l'immédiateté et sous la pression de l'audimat ou de la concurrence et dans des formats (temps d'antenne...) de plus en plus courts. Difficile dans ces conditions de varier les angles, de confronter les points de vue, de bien vérifier l'information, de mettre en perspective... «Les images chocs, les formules à l'emporte-pièce sont alors autant de sources de simplifications hâtives, voire caricaturales²¹.» Pour limiter ces comportements réducteurs, la formation des journalistes doit sans doute se recentrer sur les fondamentaux du métier: méthodologie de la recherche d'information, préparation de l'enquête, de l'entretien, identification des sources, recoupement, hiérarchisation de l'information, vérification, organisation du sujet... Il n'est pas inutile, selon nous, de confronter davantage les jeunes journalistes à une dimension critique de leur travail. Ils doivent pouvoir prendre du recul sur leurs productions, apprendre, par exemple, à débusquer les stéréotypes dans l'écriture ou les marqueurs de vocabulaire porteurs de clichés; s'interroger sur la structure de leur récit, les propos rapportés, la place des experts; analyser et décortiquer les images, leur enchaînement... Enfin, il nous paraît également très pertinent de sensibiliser les futurs enquêteurs à la question du public, à la réception; ces domaines-là sont souvent absents de la formation des journalistes. Mais la qualification des journalistes sur les questions de jeunesse ne passe pas uniquement par une évolution des contenus des formations. Les écoles, dans leur ensemble, suivent avec attention les évolutions sociétales et la formation bénéficie sans cesse de nouveaux ajustements. L'autre voie est de miser sur la diversité des recrutements. Les écoles doivent donc diversifier l'origine sociale de leurs étudiants. Dans cette optique, il nous semble que le développement des formations en alternance demeure une chance et un défi pour la profession.

^{18.} Signalons à ce sujet la publication récente d'une nouvelle revue scientifique: Jeunes et médias. Les cahiers francophones de l'éducation aux médias, éditions Publibook, soutenue par la Fondation Varenne et le CLEMI. Cette revue s'intéresse aux pratiques médiatiques des jeunes et se fixe comme objectif d'étudier la relation entre les jeunes et les médias à travers différentes approches, celles des chercheurs, des formateurs mais aussi celles des journalistes.

^{19.} Les journalistes ont parfois besoin de solliciter différents contacts, il ne faut pas se contenter des sources officielles et institutionnelles.

^{20.} Propos tenus lors du colloque sur les femmes dans les médias, en juin 2011, organisé à Paris, par les *Nouvelles News*, au conseil régional.

^{21.} ALLANIC J.-C., « Une stigmatisation excessive: la profession peut-elle s'autoréguler? », MédiaMorphoses, « La représentation des jeunes dans les médias d'actualité », op. cit., pp. 10-14.

Point de vue de Jérôme Bouvier Et si les jeunes ne s'aimaient pas?

Jérôme Bouvier est président de l'association Journalisme & Citoyenneté et médiateur de Radio France.

Voilà près d'un mois que je me suis engagé. Écrire quelques lignes sur ce fossé que personne ne semble pouvoir combler entre «les jeunes» et le reste de la société. Essayer de dire pourquoi les journalistes reproduisent presque involontairement ces grilles de lecture simplistes d'une histoire sans cesse recommencée. Essayer de comprendre pourquoi nous continuons de dire à chaque fait divers, à chaque fait de société, «les jeunes, les bandes de jeunes...», comme on parlerait de tribus étrangères. Étrangères aux codes qui régissent l'autre moitié de la société, celle des vieux donc!

Expliquer pourquoi on a dit oui tout de suite aux responsables de l'Association nationale des conseils d'enfants et de jeunes (ANACEJ) lorsqu'ils nous ont proposé voici deux ans de remettre le prix Stop aux clichés sur les jeunes dans le cadre des Assises internationales du journalisme et de l'information. Justement parce que l'on ne savait pas très bien expliquer pourquoi nous, journalistes, continuions de véhiculer ces clichés. Et qu'à défaut de trouver la réponse, le simple fait de permettre à des jeunes d'interpeller les professionnels sur cette difficulté offrait déjà une belle opportunité d'y réfléchir. Un luxe suffisamment rare en ces temps pressés pour que cette interpellation ne soit pas déjà une avancée... Un mois donc à regarder ma page blanche, ou image bien plus triste encore, mon écran vide! Quoi dire de neuf, de pertinent sur ce sujet si «cliché»? Essayer de dire cet embarras justement face à la mise en bande de ces deux groupes. D'un côté « les médias », de l'autre « les jeunes » et pourquoi ces deux bandes ne se comprennent-elles pas? La question, par sa globalisation, est d'emblée si mal posée qu'elle ne permet guère d'avancer. La dernière édition des Assises du journalisme à Poitiers en a donné une bien triste illustration. À la fin d'un débat destiné à revisiter la manière dont les journalistes avaient traité les grands faits de l'actualité de l'année écoulée, des «jeunes» interpellent les professionnels réunis en haut de la tribune: «Pourquoi parlez-vous mal des jeunes?», lancentils en rejoignant cette tribune. «Pas de place à la tribune, leur répond-on, posez donc votre question depuis la salle. » Faute de temps ? Faute d'envie ? Personne finalement ne répondra à la question posée. «Nous sommes déjà en retard sur l'horaire, dit-on à la tribune. » Fin du débat.

Pour un exercice qui visait justement à ouvrir ce dialogue entre jeunes et journalistes, on pouvait rêver d'une meilleure démonstration! Des jeunes, dépités, en colère. Des journalistes penauds de ce loupé. Et une question qui n'a pas progressé, enfermée qu'elle est dans sa globalisation excluante. Vous, les journalistes. Nous, les jeunes.

Bouclage dans 24 heures. L'écran est toujours vide! C'est *Le Monde* finalement qui m'a sauvé. Six colonnes à la une dans l'édition du 24 novembre : «ET SI LA FRANCE N'AIMAIT PAS LES JEUNES?»

Notez d'abord la formule interrogative. Pendant des décennies au *Monde*, on n'avait pas le droit de faire un titre avec un point d'interrogation. Question de crédibilité. Là, un gros point d'interrogation précédé d'un «Et si » tout aussi important, c'est vous dire l'ampleur de l'embarras face à la chose. La France d'un côté, les jeunes de l'autre. Et le verbe aimer au milieu avec cette jolie forme négative qu'on ne sait trop comment interpréter.

Première photo: 81% des sondés estiment «qu'il est difficile d'être jeune aujourd'hui». Nous serions donc collectivement persuadés que la jeunesse est une difficulté en soi... Mauvais départ.

Deuxième photo: Les jeunes d'aujourd'hui seraient différents de ceux d'hier! 83% des

personnes interrogées, pour être précis, estiment ainsi que «les jeunes d'aujourd'hui sont différents de ce qu'elles étaient au même âge». Dit sous une autre forme, 83% des adultes ne se souviennent pas des jeunes qu'ils ont été! Pour s'attaquer aux clichés, ce n'est pas la meilleure ligne de départ.

Troisième photo: Les jeunes sont, dans l'ordre, égoïstes (63%), paresseux (53%), intolérants (53% également). Joli podium! Et vision terrifiante du regard porté sur son avenir par une société vieillissante.

Mais les jeunes eux, les moins de 30 ans, ils se voient comment dans cette enquête? Eh bien devinez? Ils se voient pires que ce que les vieux disent d'eux.

Cette quatrième et dernière photo fait froid dans le dos. Les moins de 30 ans estiment à 70% qu'ils sont égoïstes! À 65% paresseux! Et intolérants pour 53% d'entre eux... Au nom de quelle lucidité, de quel masochisme, de quel conformisme, les jeunes peuvent-ils avoir d'eux-mêmes une image si dégradée? C'est pour moi un mystère. Mais j'ai le sentiment que l'on touche là quelque chose par où il faudrait sans doute tout recommencer. Comment les jeunes peuvent-ils convaincre le reste de la société de changer le regard qu'elle porte sur eux, s'ils sont convaincus eux-mêmes que ce regard est juste?!

«Et si les jeunes ne s'aimaient pas?» aurait pu aussi titrer *Le Monde*. Ce qui aurait permis un autre sous-titre : «Comment permettre aux jeunes de s'aimer eux-mêmes? Ne serait-ce qu'un peu.»

Expérience/Initiative L'Humanité, quand un quotidien ouvre ses portes

«C'est notre Stop aux clichés à nous», résument Paule Masson et Grégory Marin, journalistes à L'Humanité pour définir la page «Libres échanges» du quotidien, la possibilité pour les jeunes d'écrire dans ses colonnes tous les jeudis. Depuis la naissance de l'opération, à l'automne 2005, plusieurs milliers de jeunes, des étudiants, des lycéens, en filière générale, en BEP carrosserie... ont pris la plume. De plus, une fois par an, la rédaction ouvre ses portes à une centaine des jeunes pour la réalisation d'un journal de A à Z. «Cela a bousculé la rédaction. Au début, il y avait de la méfiance et puis finalement tout le monde joue le jeu et y trouve de l'intérêt. Cela nous a donné des idées. Les lecteurs ne font pas la différence entre les pages. On reçoit souvent des mots de félicitations sur des articles parus dans cette page», ajoute Grégory Marin en charge de la page hebdomadaire. Bilan de l'opération depuis son lancement: un lectorat du journal nettement rajeuni. « C'est un engagement bénévole, cela fait partie de notre travail », dit Paule Masson qui ne cache pas sa déception quant à l'accueil de la démarche par les autres médias. «Le travail des jeunes n'est jamais cité dans les revues de presse. Quand Libé fait participer une personnalité, on cite des extraits. On dit "L'Huma fait son truc avec les jeunes". C'est dommage qu'il n'y ait aucun soutien de la part de la profession. Pourtant tout le monde essaye de rajeunir son lectorat...», déplore-t-elle.

www.humanite.fr